

Zeitschrift:	Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber:	Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band:	26 (2021)
Artikel:	Réseaux, pratiques et motivations des acteurs locaux de la recherche botanique en milieu alpin : le cas du Valais entre 1750 et 1810
Autor:	Favre, Madline
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-976805

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

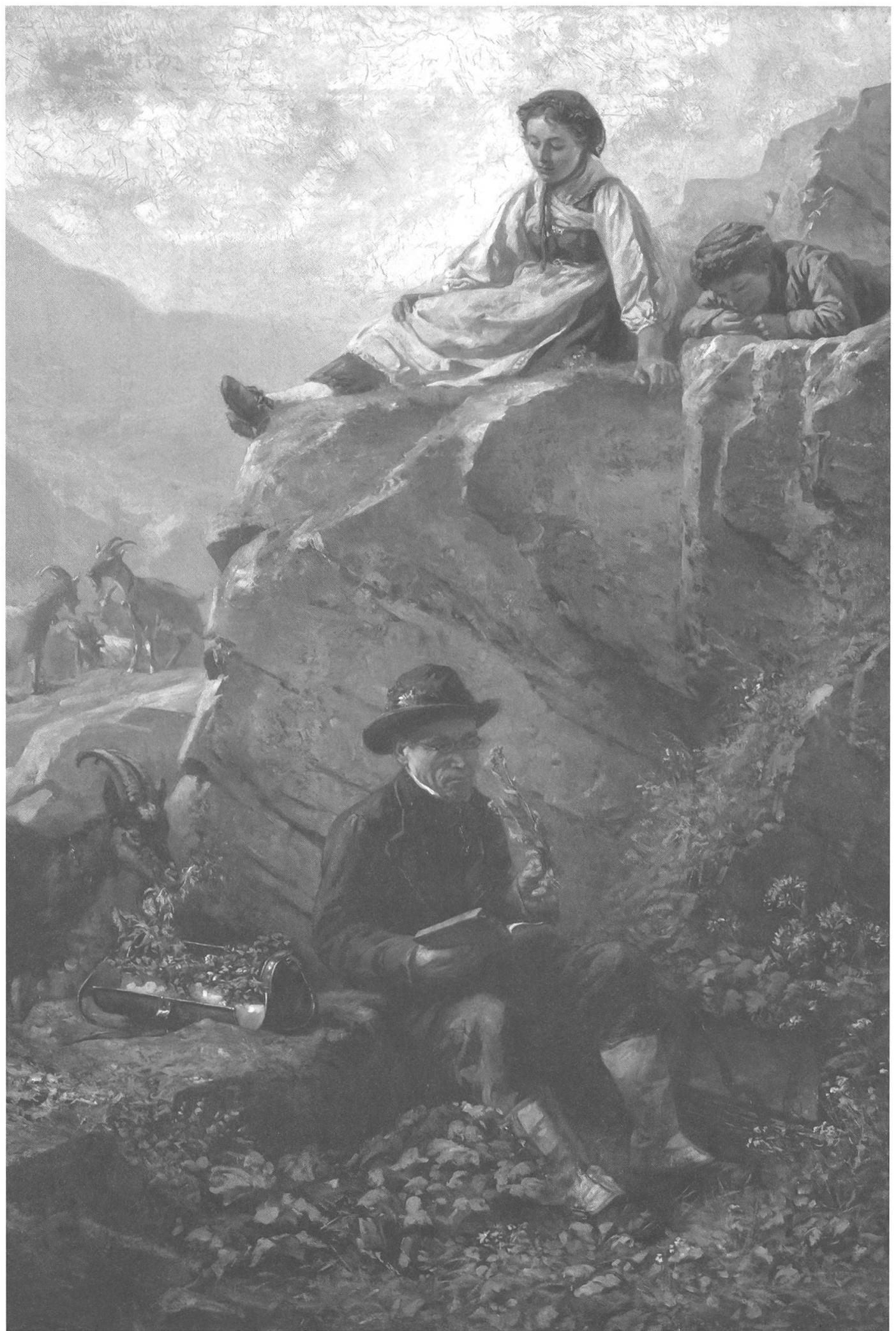
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Réseaux, pratiques et motivations des acteurs locaux de la recherche botanique en milieu alpin

Le cas du Valais entre 1750 et 1810¹

Madline Favre

33

**Zusammenfassung – Netzwerke, Praktiken und Motivationen
der lokalen Akteure der botanischen Forschung im alpinen Milieu.
Der Fall des Wallis zwischen 1750 und 1810**

Der Reichtum der Archive, die die botanische Tätigkeit von drei Wallisern zwischen 1750 und 1810 dokumentieren – es handelt sich hauptsächlich um Ego-Dokumente –, erlaubt es uns, die Beweggründe für die Beschäftigung mit der Botanik, die Praktiken sowie die Netzwerke dieser drei lokalen Akteure besser zu verstehen. Die Studie geht den lokalen Netzwerken nach und zeigt die enge Verbindung von Botanik und Medizin in der Praxis der Letzteren auf. Schliesslich wird die Rolle der Botaniker als Vermittler neuester wissenschaftlicher Erkenntnisse in der Bevölkerung hervorgehoben, da sie ihr Wissen konkret im Dienste der Bewohner ihrer Region einsetzen.

Au XVIII^e siècle, les Alpes fascinent les scientifiques qui viennent de toute l’Europe pour découvrir sa flore et gravir ses sommets. Certains de ces voyageurs dressent dans leurs écrits un portrait plutôt négatif des habitants de ces régions;² en parlant du Valais, ils ont tendance à exagérer le nombre de goitreux et de crétins assurant qu’il est impossible de différencier les crétins des non-crétins, puisqu’ils le seraient plus ou moins tous. Jean-Maurice Clément, vicaire du val d’Illiez, décide de réagir, en écrivant en 1795 au *Journal littéraire de Lausanne*³ afin de mettre un terme à ces absurdités et défendre sa région: il rectifie point par point les écrits de plusieurs de ces voyageurs. Qui sont réellement, au XVIII^e siècle, ces «acteurs locaux» tels que le vicaire Clément, c'est-à-dire les habitants de cette région qui pratiquent une activité scientifique? Comment reçoivent-ils ces érudits étrangers? Et finalement, jouent-ils un rôle dans

la recherche naturaliste qui s'opère au sein même de leurs montagnes? L'étude de l'activité botanique de trois Valaisans entre 1750 et 1810 permet d'éclairer le rôle de ces autochtones trop longtemps négligés, tant par leurs contemporains que par les historiens et historiennes.⁴

État de la recherche sur les acteurs locaux naturalistes en Suisse

Des travaux récents ont déjà mis partiellement en lumière la présence et le rôle des autochtones dans la recherche naturaliste. L'étude de Simona Boscani Leoni sur les questionnaires de Johann Jakob Scheuchzer (1672–1733) nous éclaire notamment sur ceux de la ligue grisonne.⁵ René Sigrist et Dominique Vinck ont, quant à eux, interrogé leur rôle en analysant les échanges d'«objets intermédiaires» (spécimens naturels, représentations ou textes) dans la recherche naturaliste de la région du Mont-Blanc.⁶ Finalement, la plateforme d'édition et de recherche *hallernet.org*⁷ met à disposition une très grande partie de la correspondance d'Albrecht von Haller (1708–1777), notamment avec ses récolteurs de plantes locaux, tout en fournissant une multitude de métadonnées prosopographiques ou relatives aux réseaux respectifs des correspondants. Cette plateforme constitue une grande avancée dans les possibilités d'études de ce type d'acteur, et nous l'avons largement utilisée.

Cette contribution, contrairement à celles précédemment citées, se concentre sur le rôle des acteurs locaux et analyse leurs activités, leurs motivations et leur réseau. En effet, au lieu d'étudier seulement la relation entretenue avec un grand savant tel que Scheuchzer ou Haller, les sources disponibles en Valais nous permettent d'appréhender au plus près la pratique de la botanique dans une région alpine au XVIII^e siècle pour un enfant du pays. Il s'agit donc de reconsiderer les réseaux scientifiques en délaissant, en partie, les grands personnages pour mettre en lumière des profils plus modestes.

Les acteurs locaux, tous des amateurs?

Dans la région qui nous intéresse, comme dans une grande partie de la Suisse, ces protagonistes ne peuvent prétendre, de prime abord, à un autre statut que celui d'amateur. Pourtant, ce terme souvent utilisé et son sens souvent discuté⁸ par les historiens et historiennes est loin d'être idéal, surtout pour cette période puisque la véritable professionnalisation des sciences ne débute qu'au XIX^e siècle. Plusieurs chercheurs et chercheuses ont tout de même tenté de créer des catégories plus ou moins strictes afin de classer les différents types

de botanistes, mais toujours en opposant savant et amateur. Selon Sigrist et Vinck, les «amateurs» se différencient des «savants» par le nombre d'académies royales auxquelles ils sont affiliés:⁹ à savoir zéro académie pour les amateurs, une pour les «autres savants» et deux ou plus pour les «savants importants».¹⁰ Emilie-Anne Pépy avance quant à elle le critère des publications ainsi que celui de leur «capacité à aborder leur discipline sous l'angle théorique»¹¹ afin de distinguer l'amateur des savants de la République des sciences,¹² tout en proposant d'utiliser la catégorie intermédiaire d'«amateurs éclairés» pour ceux qui ne publient pas, mais qui sont néanmoins insérés dans les réseaux de correspondants et qui «partagent avec les savants un horizon culturel, des codes de sociabilité et une culture matérielle spécifique».¹³ En revanche, Luc Lienhard qui travaille sur le réseau botanique de Haller a, pour sa part, évité cet écueil en imaginant ses propres catégories: les *Botanici* (*vrais botanistes*) qui sont scientifiquement engagés dans le domaine et sont égaux à Haller; les *Botanophiles* (*amoureux des plantes*), à savoir des étudiants, des universitaires ou des ecclésiastiques qui s'occupent de botanique principalement pour le plaisir, souvent chargés de collecter des plantes et qui sont indemnisés par des conseils médicaux ou des échanges de plantes; et finalement les *Venatores* (*chasseurs de plantes*) à savoir des experts en plantes, plutôt non universitaires, envoyés en mission et rémunérés financièrement.¹⁴ Les correspondants peuvent évidemment figurer entre deux catégories ou passer de l'une à l'autre suivant le moment de leur carrière, ce qui démontre encore une fois toute la difficulté d'attribuer un statut clair aux différentes personnes en lien avec la botanique de l'époque. Dans notre cas, aucune de ces catégorisations ne semble véritablement pertinente: en créer de nouvelles n'aurait pas grand intérêt. Nous mettrons donc de côté cette dualité qui oppose le savant à l'amateur pour explorer, avec le moins d'a priori possible, la diversité et l'évolution des pratiques dans le milieu alpin en nous intéressant davantage aux interactions locales et aux retombées directes sur la région plutôt qu'aux liens avec l'extérieur.

Étude de cas, le Valais

Notre recherche a surtout privilégié l'analyse d'Egodocuments (lettres, manuscrits personnels, etc.) afin de pouvoir appréhender au mieux les motivations de ces acteurs à exercer cette activité, leurs réseaux réciproques et l'évolution de leurs pratiques. La richesse des sources relatives à l'exploration botanique en Valais nous permet de mettre en lumière trois naturalistes bien différents. Jean-Baptiste Claret (1728–1805), pour qui nous disposons de 32 lettres adressées à Haller, qui permettent d'appréhender sa pratique, ses motivations

et son réseau. Cette correspondance entre deux hommes de sciences ne semble pas, de prime abord, appartenir à la typologie des Egodocuments, mais Claret fournit passablement d'informations personnelles qui nous permettent de les considérer comme tels. Nous sortirons ensuite du schéma de l'autochtone au service d'un savant de renommée internationale en nous intéressant au vicaire Jean-Maurice Clément (1736–1810) qui étudie la botanique en autodidacte et qui a laissé un très riche fonds de manuscrits documentant, entre autres, ses recherches dans ce domaine. Finalement, nous terminerons par Laurent-Joseph Murith (1742–1816), auteur de la première publication dédiée entièrement à la flore valaisanne, dont la préface nous renseignera sur son réseau, sa pratique et ses motivations. Par ailleurs, ces trois Valaisans sont actifs durant une cinquantaine d'années, ce qui nous permettra également d'interroger l'évolution de leurs comportements. En outre, nous nous référerons à deux botanistes vaudois, qui sont en lien direct avec les acteurs valaisans et qui conforteront nos hypothèses au sujet de ces derniers.

—
36

Recherches lancées par Albrecht von Haller

L'arrivée de Haller à proximité du Valais – en tant que directeur des mines de sel de Roche et de Bex entre 1758 et 1764 – génère le début d'une véritable exploration systématique de la flore alpine de cette région. Il est bien connu que l'illustre botaniste ne travaille pas seul, mais avec l'aide de nombreux collaborateurs, allant du récolteur de plantes au savant le plus reconnu, constituant un impressionnant réseau de correspondance.¹⁵ En étudiant les échanges du savant bernois, nous avons pu identifier plusieurs interlocuteurs situés dans sa région de résidence.¹⁶ Nous avons ensuite sélectionné ceux qui semblent réellement constituer son «équipe» de récolteurs de plantes: il s'agit de Jean-Baptiste Claret, médecin à Martigny; Bernard-Jean-François Ricou (1730–1798), médecin à Bex et Abraham-Louis Decoppet (1706–1785), pasteur à Aigle.

Ces trois correspondants envoient des plantes à Haller de manière bénévole à côté de leur charge de médecin ou de pasteur; il s'agit donc de *botanophiles* selon la classification de Lienhard.¹⁷ Dans cette «équipe» il ne faut pas oublier les «Thomas», une dynastie de gardes forestiers et de grands connaisseurs de plantes, qui contrairement aux personnalités déjà citées sont rémunérés pour leurs missions, mais ne correspondent pas directement avec le Bernois – en l'occurrence, ils passent souvent par Decoppet. Il s'agit donc de *Venatores*.¹⁸ Cette famille travaille aux côtés des botanistes valaisans sur plusieurs générations tout en vendant des plantes alpines issues de leur jardin à Bex.

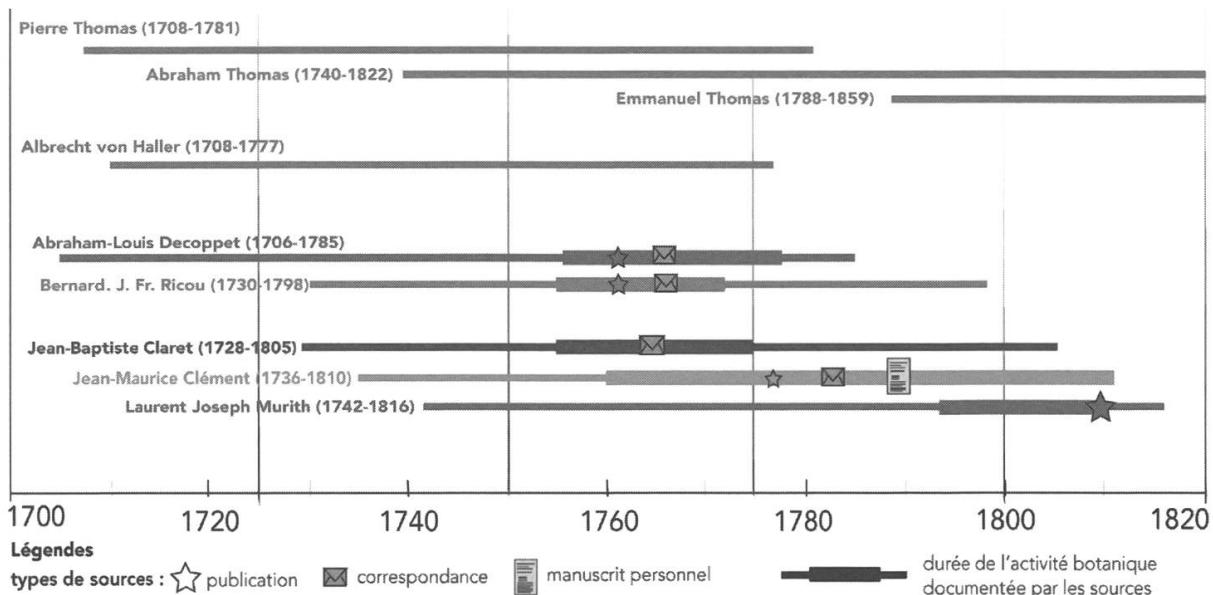


Fig. 1. Repères chronologiques des botanistes en Valais. Elaboré par Madline Favre.

En étudiant les lettres que les trois *botanophiles* adressent au savant bernois, nous avons beaucoup appris sur les relations de ce dernier avec son «équipe», et cela même sans disposer des lettres dont il est l'auteur. Le savant donne des ordres assez précis à ses récolteurs, leur fournissant souvent une liste de plantes avec l'indication de la période et du lieu de récolte. Ses récolteurs sont parfois chargés de trouver des plantes plutôt rares, ce qui peut les occuper longtemps, ne disposant souvent pas – faute de moyens – des livres de référence nécessaires; ils cherchent les plantes «en aveugle», comme l'évoque notamment le médecin Claret en insistant auprès de son correspondant bernois pour qu'il lui prête ses ouvrages: «Dans la vallée de Trien on doit trouver le *Taseus.if.* est-il rare dans la Suisse? Je n'en sais rien. et il est impossible de pouvoir discerner ce qui est rare de ce qui ne l'est pas sans votre pêtit cathalogue et sans votre *Enumeratio stirpium* & ou du moins d'avoir parcourru tous les recoins de la Suisse. Ainsi dans le cas que Monsieur le Baron ait deux exemplaires de la susdite *Enumeration* je voudrois le supplier très humblement de vouloir bien m'en prêter un pour deux ou 3 ans, j'en aurois tous les soins possibles et j'en fairai une exacte et fidelle restitution. vû que ce sera uniquement dans la volonté de vous être utile.»¹⁹ Lorsqu'ils trouvent des plantes intéressantes, les récolteurs les envoient à Haller soit fraîches, soit séchées, dans de grandes boîtes en indiquant bien leur lieu de récolte. Ils botanisent souvent seuls, mais partent parfois en excursion tous ensemble (Ricou, Decoppet, Claret et les Thomas): dès lors nous pouvons établir qu'ils se connaissent tous.

Jean-Baptiste Claret, le médecin récolteur de plantes au service de Haller

Claret est un jeune médecin de campagne valaisan ayant fait ses études de médecine dans la prestigieuse Université de Montpellier. C'est là qu'il rencontre Daniel Rudolf Ith (1731–1765), un médecin bernois qui le met en relation épistolaire avec Haller dès 1754. Le jeune médecin ne peut botaniser que sur son temps libre. En effet, par nécessité financière, il doit absolument donner la priorité à son activité médicale au détriment de ses excursions botaniques, comme il l'explique à son correspondant dans une lettre de 1758: «Ce dernier printemps j'avais des malades, je ne pouvois guères Botaniser. La pratique m'est nécessaire, j'ai fait des frais à Montpellier, je suis pauvre.»²⁰ Il a en effet dépensé tout son maigre héritage pour financer ses études de médecine. Par contre, malgré sa situation précaire, il refuse constamment toutes rémunérations ou défraiemements de Haller, mais profite de cette relation pour réclamer occasionnellement des consultations gratuites pour ses patients ou familiers²¹ ou pour obtenir des livres.

Le jeune médecin sollicite les conseils médicaux du savant dans des cas compliqués, mais également afin de confirmer ses diagnostics et ainsi asseoir sa réputation auprès de quelques patients dubitatifs: «j'ai récours à Monsieur Le Baron: car les Grands n'ont guères confiance aux reliques de jeunes medecins.»²² Ces échanges de bons procédés entre un médecin récolteur de plantes et son «patron» auquel il les envoie ne concernent pas seulement Claret; Ricou, à Bex, qui fait également partie de l'«équipe» de récolteurs de la région, réclame aussi des consultations gratuites à plusieurs reprises. Un autre médecin de la région, bien qu'il ne botanise pas du tout pour le Bernois, lui envoie aussi quelques plantes dans le même but d'obtenir une consultation gratuite pour un de ses patients; il s'agit donc d'une pratique fréquente.

Les demandes d'ouvrages de Claret en échange de courses botaniques semblent également plutôt communes, mais il est toutefois curieux de constater que le botaniste ne réclame pas les ouvrages spécialisées dans ce domaine, qui pourtant lui font défaut, mais ceux relevant de médecine pratique: «Monsieur Le Baron rempli de Générosité veut bien m'offrir des livres: [...] Ainsi me fai- roient un grand plaisir vos *Disputationes medico practica selecta*²³ ou quelqu'autre bon Livre qui tende à la pratique soit de la medecine, soit de la chirurgie.»²⁴ Claret va même plus loin en demandant, plus tard, à Haller de lui prêter ou louer une figure anatomique: «Afin que je puisse profiter des ouvrages de Monsieur le Baron, comme il faut, et que je puisse un peu approfondir les matières, j'aurois besoin d'une anatomie en figure; à Montp[ellier] j'ai encore assez taché d'être diligent par l'anatomie, mais c'est a present que j'en connois l'utilité! n'oserai-je pas prier très humblement Monsieur le Baron en venant à Roche de

me prêter l'anatomie en figure que vous croirez me mieux convenir. J'en aurai tous les soins possibles et j'aurai l'honneur de vous en faire une très exacte restitution. J'ai wains Louis».²⁵ L'amélioration de ses connaissances en médecine apparaît donc comme la principale motivation du Valaisan à pratiquer la botanique, autant en réclamant des consultations que du matériel utile à sa «formation continue» de médecin.²⁶

Une lettre du jeune médecin est particulièrement intéressante, puisqu'elle nous livre sa vision de la botanique en Europe. Selon lui, il y aurait peu d'étudiants en médecine qui s'intéressent à ce champ d'étude, car ils seraient pour la plupart des «Gens de fortune» qui pourraient alors se procurer sans problème les ouvrages nécessaires. Il poursuit: «delà s'en suit une negligence forcée dans la Botanique, le peu d'usage qu'on en fait dans la medecine, &, car si le goût ne regne pas dans le temps qu'on est etudiant temps de pauvreté, il ne regnera pas dans on est établi.»²⁷

Claret semble mettre en relation l'attractivité de la botanique et la pauvreté – mais pourquoi? Dès le XVI^e siècle, cette discipline acquiert son autonomie par rapport à la médecine et n'est plus considérée comme une simple science auxiliaire. Petit à petit, les connaissances botaniques prennent de l'ampleur, notamment avec la découverte de la flore extra-européenne, et ne peuvent plus simplement constituer un aspect des études en médecine. D'ailleurs, dès 1800, apparaissent des livres de «botanique médicale» qui se limitent aux plantes utiles aux médecins et qui réduisent ainsi la quantité de plantes à connaître.²⁸ Les propos de Claret en cette seconde moitié du XVIII^e siècle ne seraient-ils pas annonciateurs de ce nouveau rapport plus utilitaire à la botanique que les étudiants en médecine plus fortunés commenceraient déjà à adopter? Seuls les plus pauvres s'intéresseraient donc à ce domaine durant leurs études, faute de pouvoir acquérir les ouvrages qui leur permettraient de s'en passer? Il poursuit d'ailleurs en adressant à Haller, au nom des médecins désargentés, une liste de «souhaits» pour la parution de son prochain ouvrage. Il lui demande notamment de ne jamais renvoyer à d'autres ouvrages, qu'il n'y ait pas trop de volume, qu'il y ait le moins d'alinéas possible, d'utiliser une petite écriture, qu'il n'y ait jamais de citation en entier ou encore jamais de figures.²⁹ En somme, il demande de publier une édition destinée spécialement aux lecteurs démunis et une autre destinée aux riches afin de démocratiser l'accès au savoir. Il conclut en effet que: «Un ouvrage de cette façon sera acheté, lu, goûté et de riche et de pauvre, utile à l'Europe et surtout à la pauvre Suisse et immortalisera son auteur à l'immitation d'un Boerrhave, d'un Winslann, d'un Tissot de Lausanne qui avec 15 bz. fait plus de bien au genre humain qu'un autre, qui coûteroit 5 à 6 Louis neufs.»³⁰

En résumé, l'exemple de Claret démontre l'intérêt qu'il y a pour un pauvre et jeune médecin de campagne à exercer la botanique afin d'entretenir une re-

lation intéressante avec Haller, d'en obtenir des consultations et des livres ou encore d'inciter le grand savant à publier des ouvrages plus abordables. En outre, des connaissances et une pratique dans cette discipline ne lui permettraient-elles pas surtout de soigner des patients défavorisés, en leur prescrivant des remèdes peu coûteux à base des plantes du coin, qu'il apprendrait justement à évaluer et reconnaître? Des remèdes qui seraient également plus susceptibles d'être acceptés par les locaux en raison de leur familiarité avec des plantes utilisées?

Finalement, ce premier type d'acteur pratique une botanique plutôt élémentaire sous les ordres de son correspondant et sans réelle maîtrise théorique, il ne publie pas et n'est que très modestement présent dans les réseaux. Par contre, les contreparties de son activité (amélioration de ses connaissances en médecine et de sa capacité à exploiter les plantes locales) profitent directement à sa région.

40

Jean-Maurice Clément: le curé qui botanise dans une visée médicale

Après l'effervescence autour de Haller, qu'advient-il de la recherche botanique en terre valaisanne? D'autres Valaisans s'intéressent-ils d'eux-mêmes à ce champ d'étude, en dehors de la motivation de travailler pour un grand savant? Pour répondre à cette question, nous nous sommes penchée sur le cas de l'ecclésiastique Jean-Maurice Clément, celui-là même qui défend sa région dans le *Journal littéraire de Lausanne* de 1795. Fils d'un paysan de Champéry, il ne sort quasiment jamais du Valais. Étonnamment, il possède une bibliothèque de 4500 ouvrages rangés dans son presbytère du val d'Illiez, un village reculé dans la montagne.³¹

Clément s'intéresse notamment à l'étude des langues, de la médecine et des sciences naturelles en général: il fait toutes sortes d'expériences scientifiques notamment sur les *Gordius* (des vers qu'il trouve dans le ventre des grandes sauterelles vertes), qui font l'objet d'une publication dans un ouvrage de Philippe-Rodolphe Vicat (1742–1783). Ce dernier fait appel à deux érudits afin d'expertiser le travail de Clément, le naturaliste Charles Bonnet (1720–1793) de Genève, et Horace Bénédict de Saussure (1740–1799).³² Ce processus donne lieu à des échanges intéressants entre Bonnet et Clément, comprenant des envois de sauterelles vivantes.³³ Clément est le premier homme à monter sur la Haute-Cime (Dents du midi) et il le fait dans un but scientifique afin d'en mesurer l'altitude à l'aide d'un baromètre et d'envoyer ses résultats au *Journal de Lausanne*.³⁴ Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement dans le cadre de cet article est sa relation à la botanique qui transparaît notamment dans sa

devise personnelle «Libri, Solitudo, Botanica, deliciae meae, mors autem subeunda.»³⁵ En explorant ses manuscrits, nous avons trouvé le récit de certaines de ses courses dans lesquelles il est accompagné de Decoppet, Ricou et des Thomas, qu'il considère comme ses amis. Il possède un cabinet et un herbier assez connus pour l'époque et il est également lié d'amitié avec Philippe-Sirice Bridel (1757–1845), pasteur et écrivain vaudois, Saussure ainsi que d'autres naturalistes qui n'hésitent pas, dans leurs publications respectives, à recommander à leurs pairs le passage chez le vicaire du Val d'Illiez, à l'instar de Bridel: «Un des phénomènes les plus curieux de cette vallée c'est Mr. Clément, né à Champéri, & maintenant vicaire de la Val-d'Illiez; vous trouverez dans son presbytère de bois une bibliothèque choisie & nombreuse, principalement en bons ouvrages d'histoire naturelle, qui est certainement la plus belle de tout le Vallais. Vous y verrez un herbier composé des plus rares plantes de la Suisse, & sur-tout des Alpes, parfaitement desséchées & conservées; une collection de papillons & insectes du pays, plusieurs morceaux rares très-intéressans pour le minéralogue, & qui plus est, un ecclésiastique aussi modeste qu'instruit, aimable, hospitalier, prêt à communiquer généreusement ses lumières & les fruits de ses courses & de ses recherches dans les Alpes, & qui, tout en remplissant les utiles devoirs de son état, profite de ses loisirs pour étudier la superbe nature qui l'environne, & où il se trouve comme dans son centre.»³⁶

41

Nous n'avons malheureusement plus de trace de la correspondance entre de Saussure et Clément, mais il reste une curieuse anecdote au sujet du passage de l'auteur du *Voyage dans les Alpes* chez le vicaire, relatée par Bridel: «Le Vicaire Clément du Val d'Illiés, ne sachant plus où mettre ses livres dans son petit presbytère de bois, s'avisa d'en faire l'alcove du lit destiné à ses hôtes: feu le professeur De Saussure étant venu visiter le naturaliste Vallaisan et occupant ce lit, se réveilla au milieu de la nuit sous le poids littéraire de l'alcove, qui s'étoit écroulée, on ne sait par quel accident: Clément accourt au bruit, débarasse son ami des livres épars sur sa couche et voit qu'il saigne au front, atteint par un pesant in-quarto relié en bazane: il prend le livre coupable dont le coin étoit ensanglanté, voit que c'est un des volumes du voyage dans les Alpes de De Saussure lui-même, et se met à lui dire avec humeur; «Voilà une des suites du luxe affreux de vous autres Genevois; si vous me l'aviez envoyé tout bonnement broché, il ne vous eut pas blessé; mais avec sa belle et inutile reliure il a risqué de vous percer la tempe... c'est bien votre dam.» Le savant Genevois aimoit à raconter cette anecdote; il trouvoit très-plaisant le courroux du Vicaire, ennemi déclaré de toute espèce de luxe, et il ajoutoit: «Comme je fus grondé par ce bon ecclésiastique, et quel plaisir me fit cette scène digne de la plume de Sterne et du pinceau d'Hogarth!»³⁷ Clément est donc inséré dans les réseaux suisses de naturalistes et arrive à prendre part aux débats de son temps par de petites pu-

blications, et ce malgré son isolement, comme il le thématise dans une lettre à Bonnet en 1777: «Quoiqu'isolé dans une vallée de montagnes, privé de la société des savants, je me sens un goût et une inclination particulière, pour l'histoire naturelle.»³⁸

Bien sûr, nous avons pu constater que Clément aime la science pour la science, mais ce n'est pas la seule raison qui le pousse à s'intéresser aux plantes. À travers l'étude de la botanique, il semble surtout vouloir améliorer la vie des habitants de sa région de montagne. Dans ses manuscrits, il va en effet systématiquement relever l'usage thérapeutique des plantes en vue de les utiliser concrètement dans les soins qu'il propose.

À cette époque, les curés de paroisse endosSENT souvent le rôle du médecin.³⁹ Le peu de médecins présENTS⁴⁰ se contente de rester en plaine: les habitants des vallées alpines se tournent soit vers les empiriques, soit vers les curés. Clément est très impliqué dans ce rôle de soignant, tout comme son ami qu'il qualifie d'intime, le pasteur Decoppet d'Aigle. Les quelques éléments suivants démontrent l'implication de ces deux botanistes amateurs dans la gestion de la santé de leurs ouailles. Clément obtient une autorisation du pape pour exercer le rôle du médecin en raison de leur pénurie,⁴¹ quant à Decoppet, c'est par l'intermédiaire de Haller qu'il obtient l'autorisation de pratiquer la médecine officiellement. Clément s'insurge contre les charlatans de sa vallée, notamment en leur écrivant des épîtres virulentes ou en rédigeant son pamphlet *Réflexions ou mémoire sur le charlatanisme, avec un précis d'examen sur les charlatans, 5 septembre 1781*.⁴² Decoppet se plaint également des charlatans dans plusieurs lettres. Finalement, les deux hommes d'Église possèdent plusieurs ouvrages médicaux, notamment ceux destinés aux populations des campagnes, comme le célèbre *Avis au peuple sur sa santé* de Tissot. Clément va même plus loin en écrivant un recueil complet de remèdes à destination des pauvres des campagnes.⁴³ Nous avons également pu découvrir qu'ils possèdent tous deux le fameux ouvrage du Suisse Jacob Constant de Rebecque: *1^{er} Essais de la Pharmacopée des Suisses, en laquelle l'on prétend faire voir, que les Médicaments qui naissent en Suisse, ou deux mêmes, ou par artifice sont suffisants pour composer une Pharmacie entière pour la guérison de toutes les maladies du corps humain*, soit dans sa version originale latine de 1677 pour Clément, soit sa traduction en français de 1709 pour Decoppet.⁴⁴

Ils sont donc en quête des plantes de leur région qui pourraient suffire aux soins de leurs ouailles et à moindre prix, puisqu'elles ne seraient pas importées.⁴⁵ De sorte que Clément note systématiquement les découvertes qu'il fait au fil de ses lectures, par exemple: «[...] la racine d'arnica l'emporte sur le quinquina, soit pour éloigner, soit pour corriger la putréfaction. Cette plante étant fort commune dans nos alpes, par conséquent peu couteuse, c'est ici une bien

précieuse découverte, vû surtout la cherté du bon quinquina.»⁴⁶ Lisant abondamment le *Journal de médecine*, il est au courant des dernières avancées médicales. Dans leur pratique botanique respective, Clément et Decoppet vont également prendre à cœur la récolte des noms patois des plantes. Clément les note dans la marge de son exemplaire de Tournefort dès 1765, en prenant bien soin d'y ajouter leur potentielle utilisation médicinale, par exemple: «HERBA PARIS. [en marge à gauche et dessous] vulgò de la puison ou poison. mais bien mal-a propos vû que cette plante est fort salutaire, soit le fruit, soit la racine. elle croit dans les forêts les lieux sombres et humides [...].»⁴⁷ Quant à Decoppet, il publie en 1764 avec le médecin Ricou un opuscule entièrement dédié à ce sujet: «Essai d'une Collection des Noms Vulgaires ou Patois des principales plantes de la Suisse, usités dans la partie Françoise ou le Païs de Vaud.»⁴⁸ Il est intéressant de noter que leur démarche précède d'une dizaine d'années l'appel de la Société royale de médecine de France qui enjoint ses membres d'«examiner, dans le canton qu'ils habitent, les végétaux qui y croissent naturellement. Ils indiqueront d'abord le nom qui leur est donné par Tournefort ou Linaeus, celui ou ceux que leur donnent les habitans & gens de la campagne; l'étymologie de ce nom, s'il en a une; les propriétés attribuées à chaque plante, soit en Médecine, soit pour quelque usage économique.»⁴⁹

Finalement, Clément ne se limite pas à la théorie, mais met véritablement en œuvre ses recherches, puisqu'il introduit certaines plantes utiles dans sa vallée, comme: «*La digitale pourprée* (*Digitalis purpurea*) que j'ai vû, in viâ, entre Vouvry et Port Vallais, et même en 1781, dans l'enclos des Rdes D. Relig. de Collombay, et que je me propose d'introduire ici, avec quelques autres, est estimée dans l'hydropisie, propriété qui est attestée par des médecins allemands et anglais: expériences qui méritent d'être réitérées.»⁵⁰ Pour chaque nouvel essai d'introduction, il s'efforce de décrire rigoureusement son opération, listant précisément les différents lieux dans lesquels il a semé ses graines, notamment dans les jardins de tel ou tel villageois.

Pour ce curé, l'étude de la botanique est surtout motivée par le recensement de plantes médicinales alpines utiles à sa communauté. Il recherche même concrètement des semences et les implante dans sa vallée. Il s'agit donc, tout comme pour Claret, de les étudier dans un but utilitaire de médecine pratique. Ce deuxième type d'acteur local possède de réelles compétences théoriques qu'il acquiert de manière autonome, il publie modérément et apparaît dans des réseaux naturalistes hors de sa région. En outre, il s'attache également à faire profiter sa vallée de ses connaissances botanique en les mettant concrètement en application.

Laurent-Joseph Murith, l'ecclésiastique scientifique

—⁴⁴

Finalement, le troisième et dernier botaniste étudié dans cette recherche est également un homme d'Église, il s'agit de Laurent-Joseph Murith. Il débute sa carrière en tant que chanoine à l'Hospice du Grand-St.-Bernard, lieu fréquenté par les naturalistes,⁵¹ où il fait notamment la connaissance de plusieurs scientifiques, dont un membre de la famille Thomas et du fameux de Saussure. Il est dès lors en contact avec les plantes, puisque les chanoines de cet hospice sont connus pour leurs secours et leurs soins aux passants, notamment à l'aide de plantes alpines comme le génépi.⁵² Murith a plusieurs points communs avec Clément. En effet, il est également lié d'amitié avec de Saussure et tout comme le vicaire du Val d'Illiez, il est le premier à faire l'ascension d'une montagne de sa région avec l'objectif d'en mesurer l'altitude: le 31 août 1779, il gravit le mont Vélan et partage ses résultats avec Saussure. C'est également un homme de science intéressé successivement par différentes disciplines: l'archéologie, puis la minéralogie et finalement la botanique. Par contre, ce qui le différencie de Clément, est d'une part sa réelle insertion dans les sociétés savantes, comme *l'Académie celtique* – future *Société des antiquaires de France* – ou *l'Académie suisse des sciences naturelles*, et d'autre part la publication de ses travaux. Il est en effet le premier à publier un ouvrage dédié à la flore valaisanne: *Le Guide du botaniste qui voyage dans le Valais*, paru en 1810. L'ouvrage contient un catalogue de plantes accompagné de dix-huit récits d'excursions sous la forme de lettres entre Murith et ses collaborateurs, qui ne sont autres que deux membres de la famille Thomas. Il explique d'abord la pertinence de travailler sur le Valais, car selon lui: «On peut dire qu'il n'est pas de pays au monde qui dans un espace aussi borné offre tant de sites et de températures diverses que le Valais.»⁵³ Le Valaisan ajoute que ce territoire est bien connu des botanistes puisque Linné a même attaché le nom de ce pays à deux espèces de plantes [*silene valesia*] et [*Artemisia valesiaca*]. Il poursuit en expliquant les démarches entamées par Haller avec ses récolteurs de plantes, comme le docteur Claret, qui selon Murith «lui a fait parvenir un grand nombre de plantes rares; il avait commencé un herbier, mais les occupations de son art, qu'il exerce avec beaucoup de succès, ne lui ont pas permis de le pousser bien loin.»⁵⁴ L'auteur mentionne ensuite d'autres acteurs de la recherche botanique valaisanne, dont les membres de l'«équipe» de Haller, un chirurgien d'Ayent, plusieurs Vaudois et Clément qu'il décrit comme tel: «M. l'abbé Clément, chapelain du Val d'Illiez dans le dizain de Monthe, ecclésiastique très instruit, travaille depuis bien des années à former un herbier très considérable pour la partie du Valais qu'il habite, quoique ne contenant pas toutes les plantes connues dans le pays. On doit à ses recherches la découverte de plusieurs plantes très rares.»⁵⁵

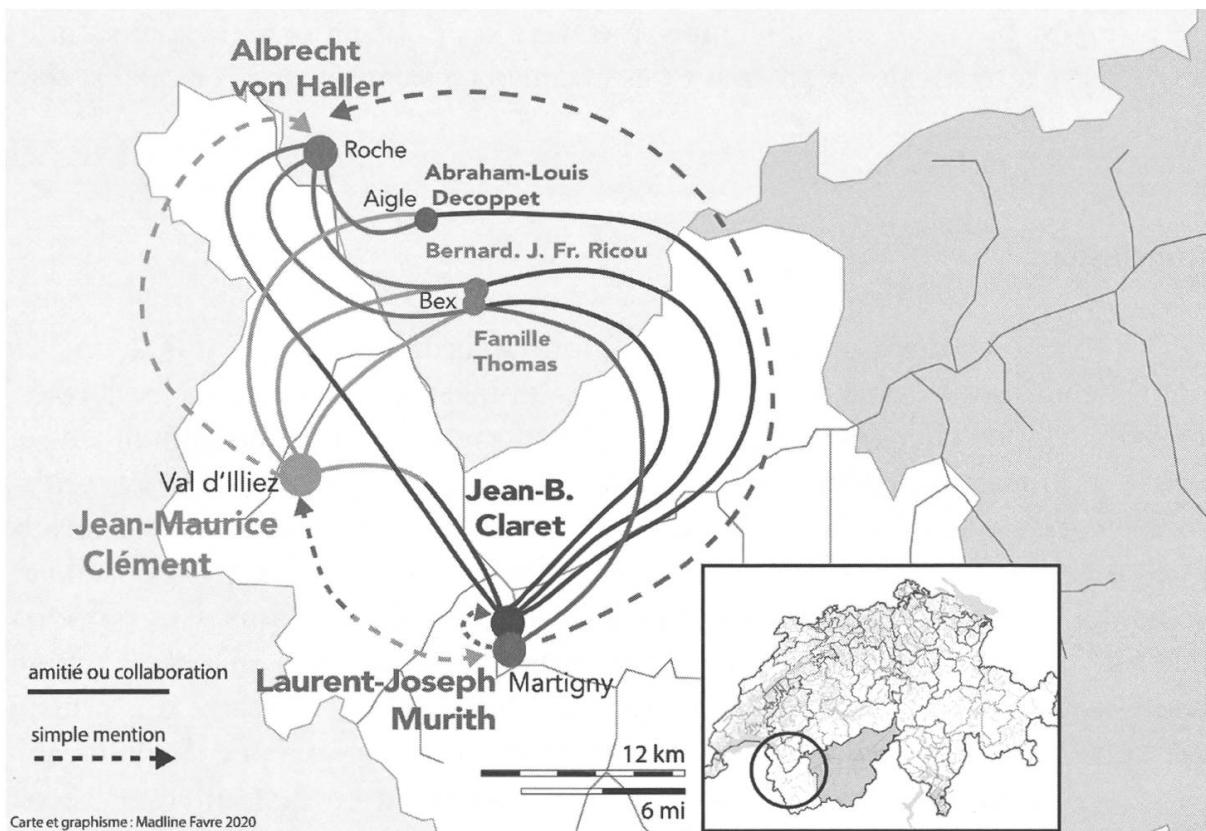


Fig. 2. Cartographie et réseaux des botanistes en Valais, 1750–1810. Elaboré par Madline Favre.

Après cet état des lieux de la recherche botanique, Murith termine sa préface en expliquant l'intérêt et la nouveauté de son travail: «Mais personne n'a écrit sur la botanique de notre pays; personne n'a fait connaître le catalogue des plantes qu'il produit: c'est ce qui m'a engagé à commencer.»⁵⁶

Grâce à cette préface, nous pouvons constater que Murith est au courant du travail de ses deux prédécesseurs valaisans. D'ailleurs, ces botanistes sont tous interconnectés. En effet, en cherchant dans leurs archives respectives, nous nous sommes aperçus que Claret et Clément étaient des connaissances: Clément écrit avoir mangé avec le Dr Claret à Martigny et avoir ensuite correspondu avec lui.⁵⁷ Clément, dans ses manuscrits, mentionne également Murith et, malgré l'absence de traces formelles, il semble très probable que les deux hommes se soient rencontrés. Il s'agit donc d'un microcosme de botanistes qui se connaissent et interagissent entre eux.

Finalement, ce troisième type d'acteur possède de grandes connaissances théoriques et fait partie de plusieurs sociétés savantes, est présent dans les réseaux naturalistes et publie. Son apport à la région, contrairement aux deux

autres, n'est pas aussi tangible, mais, à travers ses publications, il espère stimuler la recherche locale en amenant des étrangers à s'y intéresser, ce qui est tout aussi notable.

Conclusion

La richesse des sources explorées nous a véritablement permis de mieux appréhender les acteurs locaux de régions alpines, de comprendre leurs rôles, leurs pratiques et leurs réseaux. En effet, nous avons pu notamment entrevoir l'importance de ces derniers dans les réseaux naturalistes. Non seulement leur travail de terrain est nécessaire à la réalisation de projets d'envergure tels que celui de Haller, mais, par ailleurs, ils accueillent et conseillent aussi ces érudits en visite et publient parfois leurs observations. Ces rapports verticaux entre naturalistes locaux et internationaux ont déjà été passablement traités; en revanche, l'exploration horizontale de réseaux locaux qui nous a occupée ici permet l'étude d'autres dynamiques et l'émergence de nouveaux profils. Il apparaît clairement qu'après l'émulation autour de Haller, ses récolteurs forment leur propre réseau, botanisent ensemble, échangent des plantes et des informations, intégrant même de nouveaux acteurs valaisans. Ce microcosme d'amateurs botanistes s'autonomise, à la fin du XVIII^e, et ses membres se hissent petit à petit dans la «hiérarchie» de la République des sciences:⁵⁸ depuis le simple correspondant récolteur de plantes qui profite des avantages fournis par son «patron», au correspondant de plusieurs savants qui participe à certains débats dans des journaux et accueille différents naturalistes chez lui, jusqu'à celui qui est réellement inséré dans la République des sciences du fait de son appartenance aux sociétés ou académies et qui publie ses recherches. Tous ces profils démontrent ainsi que des types très différents d'acteurs coexistent.

L'étude des sources met également en évidence les liens forts entre pratique botanique et médicale. Le rôle médical de ces botanistes et leur niveau d'expertise relativement à leur statut officiel est d'ailleurs parfois déroutant. Le fait que des pasteurs-soignants comme Clément et Decoppet prennent l'initiative de récolter les noms locaux des plantes une dizaine d'années avant l'appel d'une grande institution médicale française peut paraître surprenant. En outre, alors que Claret, médecin diplômé d'une grande université, peine à payer les ouvrages nécessaires à sa formation continue de médecin, Clément, curé d'un village alpin isolé, est au courant de toutes les avancées médicales de son temps. Il est, dès lors, tentant de se demander si ce dernier ne serait pas plus apte à prodiguer des soins que le médecin diplômé.

En outre, suivant cet aspect plus médical, nous avons pu découvrir le rôle majeur que jouent ces acteurs au service des habitants des régions alpines en tant que diffuseurs/médiateurs des dernières découvertes botaniques et/ou médicales. En effet, l'intérêt pour les locaux apparaît clairement lorsque Claret utilise sa relation avec Haller pour améliorer sa formation de médecin et ses connaissances en botanique pour mieux soigner ses patients ou lorsque Clément va jusqu'à planter dans son village les plantes repérées dans les dernières publications médicales. Nous sommes ainsi désormais en mesure d'affirmer qu'une partie des recherches naturalistes sur les montagnes arrive concrètement à atteindre les habitants de ces régions alpines grâce à l'intermédiaire d'acteurs locaux qui offrent une image des habitants des Alpes bien éloignée de celle véhiculée par les voyageurs du XVIII^e siècle.

En ouverture: R. Ritz, *Der Botaniker*, Öl auf Leinwand (unten links signiert und datiert), 1883, 66,7 × 50,8 cm, photographie © Koller Auktio-nen, https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Raphael_Ritz_Der_Botaniker_1883.jpg.

Notes

— 48 —

1 Je tiens à remercier Aline Johner, Sandro Guzzi-Heeb et Stefano R. Torres pour les relectures et discussions stimulantes ainsi que Simona Boscani Leoni pour l'organisation de ce colloque.

2 Sur les préjugés à propos du Valais: W. Bellwald, S. Guzzi-Heeb: «Le Valais, l'industrie et la recherche. Introduction», in: *Id.* (sous la dir. de), *Un peuple hostile à l'industrie? Fabriques et ouvriers en Valais*, Lausanne 2006, pp. 19–25.

3 J.-M. Clément, «Observations adressées aux auteurs du Journal de Lausanne», *Journal littéraire de Lausanne*, 1795, pp. 193–199.

4 Voir notamment: H. P. Fuchs, «Histoire de la botanique en Valais: I. 1539–1900», *Bulletin de la Murethienne*, 106, 1988, pp. 119–168.

5 S. Boscani Leoni (éd.), «*Unglaubliche Bergwunder: Johann Jakob Scheuchzer und Graubünden. Ausgewählte Briefe 1699–1707*», Chur 2019.

6 R. Sigrist, D. Vinck, «Le rôle des ‘objets intermédiaires’ dans l’étude naturaliste du Mont-Blanc, 1740–1825», *Archives des Sciences*, 69, 2017, pp. 101–136.

7 www.hallernet.org/data/letters?query=&scope=mt&filters=

8 Un projet ANR lancé en février 2019 à Le Mans Université s’intéresse notamment à cette question et tend à définir ces «amateurs» «par en bas» en restituant leur point de vue dans une approche microhistorique, voir: «ANR AmateurS – Amateurs en sciences (France, 1850–1950): une histoire par en bas». URL: <https://anr.fr/Projet-ANR-18-CE27-0027>, consulté le 31 mars 2021.

9 Paris, Londres, Berlin, St-Pétersbourg, Stockholm et Bologne.

10 Sigrist/Vinck (voir note 6), p. 104.

11 E.-A. Pépy, «Décrire, nommer, ordonner Enjeux et pratiques de l’inventaire botanique au XVIII^e siècle», *Études rurales*, 195, 2015, p. 38.

12 Sur l’expression «République des sciences»,

voir R. Sigrist, «La «République des sciences»: essai d’analyse sémantique», *Dix-huitième siècle*, 1, 40, 2008, pp. 333–357.

13 E.-A. Pépy, «Montagne(s) des naturalistes: l’invention de territoires scientifiques, XVI^e–XIX^e siècle», in: A.-M. Granet-Abisset, S. Gal (éd.), *Les territoires du risque*, Grenoble 2015, p. 164.

14 L. Lienhard, «La machine botanique’. Zur Entstehung von Hallers Flora der Schweiz», in: M. Stuber et al. (éd.), *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, Bâle 2005, p. 387.

15 Sur Albrecht von Haller et son réseau voir: S. Hächler, «‘Avec une grosse boete de plantes vertes’ – Pflanzentransfer in der Korrespondenz Albrecht von Haller (1708–1777)», in: R. Dauser et al. (éd.), *Wissen in Netz. Botanik une Pflanzentransfer in europäischen Korrespondenznetzen des 18. Jahrhunderts*, Berlin 2008, pp. 201–218; Lienhard (voir note 14); M. Stuber, «Les archives épistolaires d’Albrecht von Haller: Formation, perception, réception d’une correspondance», *Bibliothèque de l’École des chartes*, 171, 2013, pp. 109–129.

16 Pour ce faire, nous avons utilisé U. Boschung et al. (éd.), *Repertorium zu Albrecht von Hallers Korrespondenz 1724–1777*, Bâle 2002.

17 Lienhard (voir note 14), p. 387.

18 *Ibid.*

19 «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 3. September 1764», *Plateforme d’édition et de recherche hallerNet* <https://hallernet.org/data/letter/01102>, consulté le 20.08.2020.

20 «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 20. Juli 1758», <https://hallernet.org/data/letter/01093>, consulté le 20.08.2020.

21 Voir l’article de S. Hächler, «Arzt aus Distanz. Fernkonsultationen bei Albrecht von Haller», in: M. Stuber et al. (voir note 14), pp. 317–349.

22 «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 31. August 1758», <https://hallernet.org/data/letter/01094>, consulté le 20.08.2020.

- 23** Peut-être les Disputationes chirurgicae selectae / collegit, edidit, praefatus est Albertus Hallerus, 5 vols. (Lausanne: sumptibus Marci-Michael. Bousquet & Socior., 1755–1756).
- 24** «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 1. Oktober 1756», <https://hallernet.org/data/letter/01085>, consulté le 20.08.2020.
- 25** «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 19. September 1758», <https://hallernet.org/data/letter/01095>, consulté le 22.09.2020.
- 26** Concernant les livres scientifiques, voir M. Nicoli, *Les savants et les livres. Autour d'Albrecht von Haller et Samuel Auguste Tissot*, Genève 2013.
- 27** «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 3. September 1764», <https://hallernet.org/data/letter/01102>, consulté le 20.08.2020.
- 28** E.-A. Pépy, «Quand le paysan éclairait le médecin. Botanique savante et savoirs médicaux vernaculaire dans les campagnes françaises au XVIII^e siècle», in: M. Bolton et al. (éd.), *Médecine et santé dans les campagnes. Approches historiques et enjeux contemporains*, Bruxelles 2019, p. 302.
- 29** Miriam Nicoli évoque notamment ce problème dans M. Nicoli, «Faced with the Flood: Scholarly Working Practices and Editorial Transformations at the Highpoint of Scientific Publications», in: A. Holenstein et al. (eds.), *Scholars in Action. The Practice of Knowledge and the Figure of the Savant in the 18th Century*, Leiden/Boston 2013, vol. 1, p. 621.
- 30** «Jean-Baptiste Claret an Albrecht von Haller, 3. September 1764», <https://hallernet.org/data/letter/01102>, aufgerufen am 20.08.2020.
- 31** La richesse de cette bibliothèque privée établie en contexte alpin est tout à fait étonnante, elle fera notamment l'objet d'une étude plus approfondie au cours de notre recherche de doctorat.
- 32** J.-M. Clément, «Gordius», in: *Supplément au Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, Lausanne 1778, pp. 584–588.
- 33** R. M. Tecoz, «Ch. Bonnet, l'Abbé Clément et les Gordius», *Gesnerus*, 17, 1960, pp. 123–136.
- 34** Article de Jean-Maurice Clément transcrit dans O. Nicollier, «La dent du midi et le vicaire Jean-Maurice Clément», *Les Alpes*, 1938, p. 320.
- 35** «Je fais des livres, de la solitude et de la botanique mes délices, mais je n'oublie pas qu'il faudra mourir.» trad. de S. Rey, «Notice historique sur le Vicaire Clément. Pour la réunion de la Société d'histoire du Valais romand, à Illiez, le 21 octobre 1934», *Annales Valaisannes*, 1934, p. 323.
- 36** P.-S. Bridel, «Description de la Val-d'Illiez», in: *Id., Mélanges helvétiques des années 1794–1795–1796*, Lausanne 1797, vol. 4, pp. 350–351.
- 37** P.-S. Bridel, *Conservateur suisse, ou étrangères helvétiques*, Genève 1822, tome X, pp. 368–369.
- 38** Lettre de Clément à Bonnet du 2 mai 1777, citée par Tecoz (voir note 33), p. 130.
- 39** M.-F. Morel, «Les curés, les paysans: un même langage», *Autrement: «Panseurs de douleurs. Médecine populaire: corps, secret, sacré»*, 15, 1978, pp. 55–64; M.-F. Vouilloz Burnier et V. Barras, *De l'hospice au réseau santé: santé publique et systèmes hospitaliers valaisans, XIX^e–XX^e siècles*, Sierre 2004; Pépy (voir note 28).
- 40** 6–7 médecins pour 58 000 habitants en 1790 selon J.-B. Bertrand «Notes sur la santé publique et la médecine en Valais jusqu'au milieu du XIX^e siècle», *Annales valaisannes*, 3, 1939, pp. 603–662.
- 41** AEV, AC Val-d'Illiez Suppl. 2, Pg 28, *Permission accordée à Jean Maurice Clément, recteur de Chambéry, par le pape Pie VI, d'exercer la médecine dans ce lieu, à cause de la pénurie de médecins*, 3 juillet 1779. Ce procédé qui nous apparaît comme singulier fera l'objet d'une étude approfondie au cours de notre recherche de doctorat.
- 42** AEV, Fonds Manuscrits Clément, Ms. Cl. 29.
- 43** AEV, Fonds Manuscrits Clément, Ms. Cl. 75.
- 44** Pour Decoppet, nous l'apprenons dans une lettre à Haller «Abraham-Louis Decoppet an Albrecht von Haller, 23. Oktober 1767», <https://hallernet.org/data/letter/07121>, consulté le 20.08.2020, et pour Clément dans un de ses manuscrits qui recense ses lectures AEV, Fonds Manuscrits Clément, 71, fol. 76.
- 45** Sur la recherche de succédanés et sur la botanique médicale voir Pépy (voir note 28).
- 46** AEV, Fonds Manuscrits Clément, 70, fol. 279.
- 47** AEV, Fonds Manuscrits Clément, 76. «Annotations marginales manuscrites de Jean-Maurice Clément dans «Abrégé des éléments de botanique ou méthode pour connaître les plantes», par M. de Tournefort [...] à Avignon, chez Dominique Seguin et Joseph Joly.»
- 48** A.-L. Decoppet, B.-J.-F. Ricou, «Essai d'une Collection des Noms Vulgaires ou Patois des principales plantes de la Suisse, usités dans la partie François ou le País de Vaud», *Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne*, 2, 1764, pp. 129–147.
- 49** *Histoire de la Société royale de Médecine*, Paris, 1779, p. XIX. Cité par Pépy (voir note 28), p. 303.
- 50** AEV, Fonds Manuscrits Clément, 70, folio 75.
- 51** Sur les monastères comme points d'accueil structurant des naturalistes voir Pépy (voir note 13), pp. 174–175.
- 52** L.-J. Murith, «Réponse de M. Murith, chanoine régulier, prieur de Martigni, aux questions que j'avais eu l'honneur de lui adresser», in: M. Mangourit, *Le Mont-Joux ou le Mont-Bernard. Cabinet et Salon de Lecture Boulevard Cérutti*, Paris 1802, p. 44.
- 53** L.-J. Murith, *Le guide du botaniste qui voyage dans le Valais*, [1810], 4^e éd., Grand-Saint-Bernard 2016, p. 31.
- 54** *Ibid.*, p. 45.
- 55** *Ibid.*
- 56** *Ibid.*
- 57** AEV, Fonds Manuscrits Clément, 31.
- 58** Pépy (voir note 11), pp. 27–42.